

Un homme et son regard

Sur quoi s'est posé le premier regard conscient de celui qui allait choisir de devenir photographe, de faire de ce regard une vocation ou un métier ? Je parle ici de ce regard qui fait sortir du monde de l'enfance et embrasse tout d'un coup ce monde dont les adultes sont responsables, et qui apparaît tout d'un coup pour ce qu'il est, merveilleux, décevant, enthousiasmant et cruel ? Pour Abdulmonam Issa, ce fut le spectacle de la guerre dans cette Syrie dont il vient. Mais la guerre est un astre noir. On peut se laisser absorber par elle, alors qu'elle détruit précisément ceux qu'on aime et le pays dont on a vécu jusque-là.

Si les yeux d'Abdulmonam Issa se sont ouverts sur la guerre en Syrie, ils ne se sont pas arrêtés à elle. Il lui a échappé, allant partout, du Soudan aux manifestations en France, à la recherche de cette humanité qu'on ne voit pas parce que la violence la recouvre. Il l'a saisie dans ces portraits dont l'intensité nous frappe parce qu'ils portent témoignage d'un espoir mystérieux, qu'aucune circonstance ne décourage. Aussi ceux dont il prend un cliché ne sont-ils jamais réduits à leur condition d'objet. Il paraît chercher dans leurs yeux la réponse à une question qu'il se pose depuis longtemps. La photographie qu'il prend arrête dans le temps ce dialogue silencieux. Et nous qui la regardons, nous assistons en tiers à une conversation qui se passe de mots et où pourtant l'essentiel est dit.

C'est particulièrement vrai des portraits que vous allez voir, parce que ce sont ceux de français « *de fraîche date* », comme on dit, ou « *naturalisés* », expression encore plus étrange. Nul français n'est un français de fraîche date. En droit, sans doute ; mais la « *qualité de français* » échappe au domaine du droit. On est français par hasard, que ce hasard soit celui de la naissance ou celui de l'histoire. Et le hasard qui a porté en France ceux qui entendaient la servir – comme ces légionnaires dont il a su mieux qu'un autre saisir la fierté douloureuse d'être un français qui risque plus pour la France que bien d'autres – ou ceux qui entendaient y trouver refuge, rendant ainsi à notre être collectif, consciemment ou non, un témoignage bouleversant, aucun papier tamponné n'en donnera jamais l'idée. Il y faut des livres, ceux d'Apollinaire, de Cendrars ou de Kessel, ou des images comme celles que vous allez regarder. Ils nous touchent parce que l'artiste et ses modèles ont la même expérience de l'exil. Ils n'en feront pas la même chose. Mais à chaque portrait on voit qu'ils en parlent, avant que leurs chemins ne se séparent, ne leur laissant que le souvenir de cette amitié d'un moment dont les français ont voulu faire une vertu politique en lui donnant le beau de *fraternité*. Ce mouvement de l'âme compte plus que tout. On ne peut réduire la France à une maison de commerce, débit et crédit, ce qu'on prend et ce qu'on apporte, à une auberge espagnole. Il est heureux qu'elle s'échappe lorsqu'on prétend la définir

au gré de ses fantaisies ou de ses préjugés. Le regard d'Abdulmonam Issa, français depuis toujours puisqu'il l'est à présent, ce regard qui s'est ouvert dans la guerre nous est aujourd'hui le plus puissant des encouragements.

François Sureau
de l'Académie française.